

Déirdre Bergeron : une vie à la campagne, sans école

Déirdre Bergeron, 33 ans, a fait l'expérience d'écoles publiques et alternatives (Waldorf) jusqu'à l'âge de douze ans. Ses sœurs, Phèdre et Cassandre ne sont jamais allées à l'école. Et pourtant, elles ne sont ni analphabètes, ni asociales, ni sans occupations ou relations dans leur vie.

À l'invitation du CREA-Apprendre la vie (education-authentique.org), Déirdre effectue une tournée en France pour témoigner du vécu des trois filles Bergeron.



Déirdre offre de partager son expérience et ses réflexions avec celles et ceux qui s'interrogent sur l'influence des éducations – reçues et données – dans leur vie.

Son père, Léandre Bergeron, a renoncé à son poste de professeur d'université à Montréal pour s'installer dans une ferme et y devenir boulanger. Ses trois filles – Déirdre, Phèdre et Cassandre – y naîtront. Phèdre et Cassandre ne seront jamais « éduquées ». Et pourtant, elles lisent, écrivent, travaillent, discutent, interagissent avec des gens de tous âges, avec enthousiasme et bienveillance, et avec le sens des responsabilités. Elles apprendront donc naturellement à vivre en vivant (comme j'apprends à faire quoi que ce soit en faisant ce que je ne sais pas encore faire...). Les trois filles contribuent, à leur mesure, à la vie de la famille et de la ferme. Elles vivent en relation avec leur entourage immédiat, mais aussi avec les personnes que la vie les conduit à rencontrer, plus ou moins fortuitement. Dès treize ans, Déirdre tient, par exemple, le magasin de vente de produits naturels que son père, lui, alimente

en pain bio. Les principaux moments de cette vie peu commune sont contés dans le livre *Comme des invitées de marque*, ainsi que dans le film que la télévision canadienne a consacré à Léandre Bergeron. Ce livre (12 euros) et ce DVD (16 euros) sont diffusés en France par les éditions [l'Instant Présent](#).

Un extrait du film (8 min) est disponible ici : <http://youtu.be/FhfzICU56G8>

Voici deux extraits du livre :

Comment oser dire que les enfants qui ne fréquentent pas l'école ne vont pas développer leur sociabilité ? C'est tout le contraire que je constate. Car la socialisation forcée des écoles ressemble à la socialisation des prisons plutôt qu'à l'épanouissement des relations humaines chaleureuses.

Déirdre, cinq ans, a manifesté le désir d'aller à l'école, sans doute parce que son amie Jocelyne y allait, et aussi pour le plaisir de prendre l'autobus scolaire. « Tu veux y aller ? Pas de problème. » Elle trouva amusants les moments passés à la maternelle, mais quand elle se retrouva en première¹, ce ne fut plus la même chose.

Déirdre déchantait très vite. Elle descendait de l'autobus scolaire la mine basse, l'air malheureux. Son pas était lourd sous son sac d'école devenu encore plus lourd. Elle avait perdu son sourire.

« Ça va pas à l'école ? »

« J'veux pus y aller. »

« Alors, vas-y pas. »

Déirdre restait à la maison quelques jours, puis décidait d'y retourner « pour au moins pouvoir voir Jocelyne ». Mais ses absences lui faisaient prendre du retard et ça se mit à aller de mal en pis, évidemment.

« Pourquoi est-ce que la maîtresse veut que je fasse cinquante a ? Moi, je veux pas en faire cinquante. Je veux juste en faire un seul mais qu'i soit beau. »

¹ Première année de l'école élémentaire, soit le CP (Cours préparatoire). NDE

Elle effaçait donc son « a » raté pour ne plus le voir et reprenait. Mais cette façon de se corriger soi-même n'entraîne pas dans les techniques d'apprentissage de la maîtresse qui l'envoyait pour indiscipline poireauter dans un coin de la classe.

Déirdre revenait maintenant chaque jour de l'école avec la morve au nez et la rage au cœur.

J'allai à la soirée portes ouvertes pour parents, espérant pouvoir parler à la professeure de Déirdre, mais la clique des enseignants nous fit son numéro de cirque en nous prenant pour des débiles et en nous faisant bien comprendre qu'eux autres, ils l'avaient l'affaire [en mains]. Imperméables. Cuirassés.

Le lendemain de cette soirée, je dis à Déirdre :

« T'es pas obligée d'aller à l'école, tu sais. »

« Oui, je sais, mais j'veux voir Jocelyne. »

Déirdre était piégée. Son amie Jocelyne était l'appât dans la trappe de l'école.

Au bout de quatre [mois], je n'en peux vraiment plus. Ça suffit. En embarquant dans la voiture, je dis à Déirdre : « T'as tout à fait raison. Moi, non plus, je pourrais pas endurer ça. »

Les jours qui suivent ne sont pas faciles non plus. Même si elle n'a plus sur les épaules le fardeau oppressant de l'école, Déirdre doit réapprendre à vivre, bouger, sentir, respirer librement après cette trop longue paralysie physique, mentale et émotive. À dix heures du matin, elle est là qui me demande ce qu'elle peut faire, un peu tristement comme un zombie qui a perdu son maître.

Mais lentement, les blessures guérissent malgré tout et Déirdre retrouve, redécouvre son temps et son espace, ses moments à elle, où elle peut reprendre le goût des petites choses qui grandissent si bien dans la liberté.



Je suis copropriétaire à Noranda d'un magasin d'alimentation naturelle où j'écoule ma production quotidienne de pains parmi d'autres produits recherchés par ceux qui ont pris conscience des effets de l'alimentation sur la santé. C'est Déirdre qui, depuis l'âge de treize ans, en fait la gérance et y assure la permanence. En 1994, une associée prenait sa retraite et laissait donc un poste à combler. Je ne voyais personne qui, tout de go, pouvait prendre la relève. Je demandai alors à Déirdre si elle voulait bien s'initier à la tâche. Elle accepta avec un enthousiasme qui me surprit. En peu de temps, la caisse n'avait plus de secrets pour elle, les commandes de quelques milliers de dollars ne l'intimidaient plus, calculer le prix de vente des produits, recevoir le stock, le placer, se souvenir de commander tel article, se renseigner sur les différents produits. Elle refit la décoration au complet, peignit elle-même les murs, un dimanche, choisissant elle-même les couleurs. L'ambiance changea du tout au tout. Déirdre se mit à rafraîchir les vitrines à chaque changement de saison. Cependant, ce qui semblait le plus pénible pour Déirdre, c'était l'attitude de certains clients qui semblaient profiter de son âge pour l'intimider, exploiter la situation pour faire un petit « power-trip² » qu'ils ne se seraient pas permis avec un commis d'âge mûr. Avec mon encouragement, Déirdre prit de plus en plus d'aplomb et apprit vite à contrôler son indignation ou ses larmes en devenant consciente des problèmes que charrient beaucoup d'humains dans leurs rapports avec autrui et en particulier avec les enfants, plus vulnérables. En même temps, quelle consolation elle recevait quand certains clients, apprenant qu'elle n'allait pas à l'école, la trouvaient chanceuse de ne pas avoir à subir cette institution et de pouvoir s'intégrer à la vraie vie comme une personne à part entière. Et quel éclat de rire quand elle me racontait comment elle avait répondu à une dame qui lui avait parlé du problème de la socialisation parce qu'elle n'allait pas à l'école : « Mais, qu'est-ce que je fais en ce moment en vous parlant, madame ? »

Extraits de Bergeron, Léandre, *Comme des invitées de marque...*, éd l'Instant Présent, 138 p., 12 €, education-authentique.org/index.php?page=un-livre

Photos et illustrations (libres de droits de reproduction) :

<http://leandrebergeron.com/deirdre-en-france/>

² Abus de pouvoir. NDE